

## PEREC ET LA JUDÉITÉ

par Marcel Bénabou

### *Préambule*

On se souvient sans doute de la page qui sert d'ouverture à l'*Histoire du lipogramme* (1). Elle commence avec une évocation du *Zohar* et de Rabbi Siméon, puis de la *Cabbale* et des trois principales directions de l'exégèse des cabbalistes : Gematria, Notarikon, Temourah. Et ce majestueux exercice d'érudition, emprunté à Gershom Scholem (2), s'achève sur une pirouette : « un écho considérablement affadi de ces préoccupations vertigineuses me semble résonner encore à propos du lipogramme... ». Je me permettrai de prendre cette démarche pour modèle, et puisque Percec a jugé nécessaire de faire un détour par la *Cabbale* et le *Zohar* pour aboutir au lipogramme, je me sens autorisé à faire un détour par Origène et l'exégèse biblique pour aborder Percec.

Origène donc – le maître de la théologie chrétienne au début du III<sup>e</sup> siècle – rapporte dans ses *Commentaires aux psaumes de David* (3) une intéressante parabole, empruntée à un « savant hébraïque » :

« Les Écritures saintes, aurait dit ce savant, ressemblent à une grande maison avec beaucoup de pièces; devant chaque pièce se trouve une clé, mais ce n'est pas la bonne; les clés de toutes les pièces ont été échangées, et il faut trouver pour chaque pièce la clé qui l'ouvrira. »

On peut s'autoriser à rêver un instant sur cette vénérable parabole juive, et tenter d'en trouver le « mode d'emploi » : cette maison aux pièces multiples qui sert à désigner l'Écriture (comme si l'Écriture n'était que le produit visible d'une architecture reposant sur la juxtaposition ordonnée d'un certain nombre de « pièces »); ces clés mystérieusement échangées (par quel malin génie?); enfin toute cette métaphore immobilière nous rappelle quelque chose; et ce jeu avec des « pièces » et des « clés » ressemble étrangement à d'autres jeux auxquels Percec nous a habitués. De plus, à propos de clé, on ne peut manquer d'évoquer l'un « des plus anciens souvenirs » racontés dans *W* et « dont l'énoncé le plus

simple serait : mon père rentre de son travail, il me donne une clé » (4). L'on pourrait dire en somme, pour paraphraser notre texte de départ, « qu'un écho à peine affadi des préoccupations vertigineuses » d'Origène et de ses prédécesseurs juifs en matière d'exégèse semble bien résonner encore au cœur même de l'écriture de Perec. Et nous serions ainsi dans le vif de notre sujet. Il ne nous resterait plus qu'à chercher d'autres paraboles juives susceptibles d'être envisagées comme des « plagiats par anticipation » d'œuvres de Georges Perec. Mais que l'on se rassure, ce n'est pas dans cette direction-là que pour l'instant je me propose d'aller. Je me contenterai de prendre la parabole rabbinique dans son sens le plus obvie, pour l'appliquer telle quelle à l'écriture de Perec, qui semble, comme l'Écriture sainte, poser un problème de clés. La diversité des lectures et des exégèses proposées en est la preuve.

En fait de clés, on a eu droit depuis vingt ans à tout un trousseau : la clé sociologique (la plus ancienne, qui s'était un peu rouillée depuis *les Choses*, mais qui a pu reprendre du service à l'occasion de telle ou telle publication plus récente); la clé autobiographique, la clé oulipienne, la clé juive, la clé métatextuelle (5). Tout un cliquetis donc de clés hétéroclites propres à rebuter l'aspirant exégète...

Loin de moi l'idée pourtant de refuser en bloc ces interprétations : elles sont d'autant moins récusables qu'elles correspondent le plus souvent à des indications de Perec lui-même, qui ne déteste pas suggérer à son lecteur un protocole de lecture, un mode d'emploi. Qu'on se souvienne de la phrase qui sert d'exergue au Préambule de *la Vie mode d'emploi* : « L'œil suit les chemins qui lui ont été ménagés dans l'œuvre (6). » Cette formule de Klee est évidemment une *formule-clé*, que Perec semble avoir appliquée à chacun de ses livres : car pour chacun de ses livres il a, par le biais d'un sous-titre, d'un prière d'insérer, d'un avant-propos, d'un préambule ou d'une postface, pris la peine de « ménager un chemin » pour l'œil de son lecteur.

Si je reste pourtant réservé sur le rôle dévolu à toutes ces clés, c'est qu'elles me paraissent soulever autant de difficultés qu'elles proposent de solutions. Et la principale de ces difficultés tient en fait aux deux constatations suivantes :

– d'une part, chaque « inventeur » de clé se presse d'ériger la sienne en passe-partout, quitte à forcer un peu certaines serrures qui ont le mauvais goût de résister;

– d'autre part, les informations que chacun croit trouver dans telle ou telle suggestion perecquienne sont d'un usage délicat : car Perec ne dit que ce qu'il a envie de dire dans le cadre d'un projet d'écriture dont la complexité et les ramifications commencent seulement à apparaître. Rien n'oblige donc à le croire toujours sur parole. La direction qu'il indique à notre œil, dans tel ou tel cas, peut tout aussi bien n'être qu'un leurre, un moyen de détourner le regard; et il faut toujours beaucoup de prudence avec cet expert en trompe-l'œil, ce spécialiste de la « double couverture » (7).

On aura donc compris à quoi vise ce trop long préambule. Principalement à éviter quelques malentendus. Au moins deux.

– L'un sur l'objet même de ces pages : le thème de la judéité chez Georges Perec n'est pas un thème facile; avoir choisi d'en parler ne signifie nullement à mes yeux que tout Perec doive se réduire à ce thème-là. La clé juive, pour importante qu'elle soit dans le déclenchement de l'écriture perecquienne ainsi que dans ce que devrait être le développement ultérieur de son œuvre, ne suffit pas à ouvrir toutes les portes.

– L'autre sur l'usage qui est fait des déclarations de Perec sur la question : les rapports de Georges Perec avec sa judéité, qui sont passés, on va le voir, par des phases alternées d'opacité et de transparence, sont si complexes que, quelle que soit sa bonne foi (ou ce que Harry Mathews a appelé « l'intensité et la candeur rare qui émanent de ses écrits ») (8) ce qu'il en dit lui-même n'est pas nécessairement le dernier mot sur la question : on pourra par exemple constater que certaines des traces ou des affleurements les plus évidents d'un substrat juif chez lui ne sont pas toujours là où il les aurait lui-même localisés.

Un mot encore sur la terminologie ici employée : j'entends par judéité le fait d'être juif (judéité objective) ou la manière de l'être (judéité subjective); j'entends par judaïsme non seulement la religion, mais aussi l'ensemble des valeurs et de la culture juives.

Ces précautions prises – et l'on voit qu'elles ne sont pas de pure forme – on peut aborder plus directement le problème.

## I PEREC ET LE JUDAÏSME : UN CONSTAT DE CARENCE

On pourrait commencer par une tentative d'inventaire des allusions – directes ou indirectes – aux juifs ou au judaïsme figurant dans l'œuvre de Georges Perec. Voici l'essentiel de ce que l'on pourrait repérer :

- quelques « porteurs d'invisibles étoiles » dans *Un homme qui dort*;
- un « Juif munichois fuyant l'Anschluss » dans *la Disparition*;
- la référence au Zohar et à la Cabbale dans *Histoire du lipogramme*;
- divers rêves où la judéité apparaît en liaison avec des problèmes de police : arrestation (16), dénonciation, camp (124) dans *la Boutique obscure*;
- les pages désormais fameuses sur l'enfance et la famille dans la partie autobiographique de *W*;
- le long développement sur le rapport particulier à Ellis Island comme lieu de l'exil, et les entretiens avec divers immigrants d'origine juive dans les *Récits d'Ellis Island*;
- la référence au Golem, qui figure aussi dans *Ellis Island*;
- enfin, dans le microcosme grouillant de *la Vie mode d'emploi*, deux personnages sont désignés explicitement comme juifs : l'ethnologue Marcel Appenzel, et Cinoc, qui exerce la profession de « tueur de mots ».

A cela il faut bien entendu ajouter les réponses à quelques interviews, surtout celles de Jean-Marie Le Sidaner dans *L'Arc* (9), et Ewa Pawlikowska dans *Littératures* (10).

Le moins qu'on puisse dire, c'est que, hormis les cas particuliers des confessions que sont certains passages de *W* et d'*Ellis Island*, dans la fiction perecquienne proprement dite, la référence juive, le thème juif ne prolifèrent pas, et l'on ne se sent guère encouragé, après un si maigre bilan, à mettre ce thème au centre de l'œuvre. Pour un auteur dont l'un des procédés favoris est l'accumulation voire la saturation, il y a là un souci de la litote qui mérite d'être relevé. On se souviendra qu'une remarque du même ordre avait été faite à propos de Kafka, qui sur ce point avait poussé plus loin encore la discrétion, puisque le mot juif n'apparaît nulle part dans ses œuvres!

On doit bien sûr s'interroger sur cette absence qui semble relever de la gageure (11). Chez Kafka, la discrétion sur le judaïsme coexiste avec une profonde connaissance de la culture juive et une extraordinaire ouverture aux divers courants qui animent le monde juif de son temps : le *Journal* en apporte quasi quotidiennement la preuve (12). Chez Perec au contraire, elle ne peut apparaître, de prime abord et avant toute analyse, que comme le prolongement naturel d'une certaine ignorance, un défaut d'éducation juive initiale, corroboré ensuite par un solide fond d'indifférence et d'incuriosité : Perec ne sait presque rien du judaïsme, ni comme religion ni comme culture; il ne connaît pas le yiddisch ni l'hébreu, et hormis l'épisode de la guerre, il ne manifeste pas un intérêt particulier pour quelque période que ce soit de ce que l'on peut appeler « l'histoire juive », se contentant par exemple, lorsqu'il tente d'imaginer l'enfance de sa mère à Lubartow, d'une fantasmagorie toute littéraire, bâtie autour du souvenir de quelques lectures enfantines : *la Petite Marchande d'allumettes* d'Andersen, l'épisode de Cosette chez les Thénardier, ou les illustrations du Petit Poucet et ses frères (13) alors que les informations sur Lubartow et sa population, à moitié composée de juifs, peuvent aisément se trouver dans la *Jewish Encyclopedy* (14).

Au fond, si Georges Perec ne parle pas plus fréquemment des juifs, n'évoque pas avec un peu plus de compétence le judaïsme dans son existence historique concrète, c'est sans doute qu'il n'a rien à en dire. Ce qui le retient paraît bien être un mouvement naturel de recul, d'hésitation, face à un domaine avec lequel il n'entretient plus aucune familiarité. Nous sommes évidemment, avec lui, aux antipodes de toute une « littérature juive » de l'après-guerre, de tous ces écrivains, américains ou français, chez qui l'expérience juive – sous les formes les plus diverses – est constamment et massivement présente, jusqu'à constituer parfois le thème unique de toute une œuvre, de toute une vie. Un Elie Wiesel, par exemple, a bâti sa vie et son œuvre autour de sa fonction de témoin de l'Holocauste.

Il est vrai que lorsque Georges Perec se hasarde à sortir de sa réserve, lorsqu'il se donne la peine de pénétrer dans le détail d'une

réalité juive précise, le résultat n'est pas toujours convaincant. Il semble même qu'en ce domaine, Perec joue régulièrement de malchance. Rappelons-en quelques exemples.

1. Ce sont les diverses erreurs – relevées et corrigées par lui-même – qui se glissent dans *W* :

– d'abord dans l'identification d'une lettre hébraïque (ce fameux « carré ouvert à son angle inférieur gauche » dont B. Magné a souligné l'importance) p. 23;

– puis dans la transcription du nom de famille de sa mère (où Szulewicz est transformé en Schulevitz avec trois fautes d'orthographe), et du nom de famille de sa grand-mère (Klajnlerer devient Klajnerer) p. 55;

2. Toujours dans *W*, c'est le paragraphe assez obscur consacré à l'étymologie du nom Peretz (p. 51). On y apprend que « Beretz – comme Baruk ou Berek – est forgé sur la même racine que Peretz » (p. 51). Il n'en est malheureusement rien : la racine qui a donné Peretz (פרץ) (liée à l'idée de trou) n'a rien à voir avec celle de Baruk (ברוך) (liée à l'idée de bénédiction). Notons au passage combien il est regrettable que Perec ait pris la peine de nous donner un détail philologique dépourvu de tout fondement, mais n'ait pas cru nécessaire de s'étendre plus longuement sur le vénérable et lointain éponyme de sa famille. Car Peretz, qui apparaît à diverses reprises aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, est loin d'être un personnage négligeable : il est né des amours de Juda et de Tamar; or Tamar, avant d'épouser Juda, avait été mariée successivement aux deux fils de ce même Juda, à savoir Er et Onan; par ailleurs, Peretz va compter parmi ses descendants directs, rien moins que Boaz (plus connu en français sous le nom de Booz), le roi David, et Jésus de Nazareth. On rêve à ce que Georges Perec aurait pu tirer de l'histoire de personnages de cette espèce!

3. On peut encore signaler, dans *la Vie mode d'emploi*, une transcription fautive de l'inscription hébraïque qui est censée se trouver dans la chambre de Cinoc : il s'agit d'un שרי (shaddai) mais à la place du *daleth* central, nous avons un *resh*.

Bien sûr, il ne s'agit là que d'erreurs minuscules sur lesquelles je m'appesantis peut-être exagérément. Cependant cette récurrence – dès qu'il s'agit de noms juifs ou de mots hébraïques – de la confusion des caractères ne me paraît pas négligeable : elle ne peut en tout cas manquer de surprendre, venant de la part d'un écrivain dont on sait, par ailleurs, quelle attention il porte précisément à tout ce qui touche aux lettres, à leur forme, à leur présence, à leur absence, à leur agencement. D'un écrivain qui n'hésite pas à citer plus tard l'histoire du Golem, sur le front de qui il suffit d'effacer une lettre (aleph du mot Emeth) pour le faire retomber en poussière, et qui sait que le destin peut avoir parfois la figure d'un alphabet (15).

Ce fléchissement de l'attention, cette absence de curiosité véritable pour tout ce qui touche au passé juif s'accompagnent d'une indifférence

ostentatoire pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à une activité juive communautaire. Georges Perec n'a jamais compté au nombre des intellectuels juifs organiques : il n'a jamais pris part aux débats internes de la communauté, à ses passions, à ses pulsions, à ses mythes. Quant au sionisme, il n'a jamais caché combien, même dans ses rêves, il s'en sentait éloigné (16).

Une fois dressé ce tableau, qui s'apparente en somme à un pur et simple constat de carence, il peut être fructueux de se tourner vers les déclarations de Georges Perec et d'examiner comment lui-même a vécu cette situation et en a rendu compte. Or nous avons à ce sujet deux textes.

Celui de *L'Arc* : « Je suis juif. Pendant longtemps, ce ne fut pas évident pour moi ; ce n'était pas se rattacher à une religion, à un peuple, à une histoire, à une langue, à peine à une culture. »

Celui d'*Ellis Island* :

« Je ne sais pas très précisément ce que c'est qu'être juif

ce que ça me fait d'être juif. C'est une évidence si l'on veut, mais une évidence

médiocre, qui ne se rattache à rien ;

Ce n'est pas un signe d'appartenance,

ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à un folklore, à une langue » (p. 43).

Inutile de souligner le parallélisme étroit de ces deux textes à peu près contemporains ; c'est ce parallélisme qui permet de repérer une légère variation dans la référence à l'évidence : le « ce ne fut pas évident pour moi » du premier texte est corrigé en « c'est une évidence si l'on veut, mais une évidence médiocre » dans le second. Comme si dans le passage de l'un à l'autre, le premier plus spontané, le second plus réfléchi et plus littéraire, s'était glissé un embryon de prise de conscience. Quoi qu'il en soit, dans l'un et dans l'autre texte, le rapport au judaïsme est d'abord présenté comme la *somme d'une série de négations*, qui recourent assez exactement les carences que nous relevions dans l'œuvre.

Mais ce qui est peut-être plus intéressant à constater, c'est que cette accumulation de négations est acceptée comme une donnée allant de soi, ne méritant pas (ou peut-être ne souffrant pas) d'être elle-même questionnée. Or, bien entendu, rien de tout cela n'était donné d'avance. C'est pourquoi il me semble légitime de chercher à retrouver comment Perec en est arrivé à cette espèce de « degré zéro de la judéité » qu'il croit être le sien.

## II DESCRIPTION D'UN CHEMIN

En tant qu'individu, c'est-à-dire en tant que fils d'immigrés juifs polonais, en tant qu'enfant dont le père est mort à la guerre et la mère

disparue dans un camp nazi, Georges Perec aurait pu donner à sa vie un autre cours. Son histoire personnelle, si rudement marquée par les coups de « l'Histoire avec sa grande hache », aurait pu prendre une autre direction et sa judéité un autre contenu. Il aurait pu devenir, par exemple, l'archétype même de la victime en révolte, du juif qui dénonce inlassablement le scandale de la haine et de la persécution et tente inlassablement d'en tirer des leçons.

C'est d'ailleurs en partie sous cet aspect qu'il semble être apparu à la fin de son adolescence : Jean Duvignaud, qui fut son professeur à Étampes, a rappelé cette « image de l'élève de philosophie au regard exaspéré dans la cour du lycée » et le commentaire (tout empreint de suavité) d'un surveillant disant qu'il fallait « mater ce jeune juif révolté » (17). Mais cette figure fugitivement esquissée va s'éclipser rapidement : révolte et judéité vont se détacher l'une de l'autre, et la première finira par expulser la seconde.

Alors commence cette longue période d'« occultation » de l'enfance, de « refus du passé » dont il ne sortira qu'avec *W*, comme il le précise à E. Pawlikowska dans *Littératures*, 7 (p. 74-75). Devenu étudiant à Paris, Georges Perec va désormais faire corps avec cette jeune génération qui, à la fin des années cinquante, découvre tout à la fois la politique, la philosophie, et le monde. C'est l'époque de *la Ligne générale* (nom d'une revue d'analyse marxiste que Georges Perec et ses amis souhaitaient fonder vers 1958), époque charnière dans la formation de Georges Perec, et dont aucun de ses biographes jusqu'à présent n'a parlé ; époque dont *le Petit vélo* ne donne – volontairement et rétrospectivement – qu'une caricature nostalgique (18). Car c'est une époque surtout marquée par la fascination pour le marxisme et la révolution, par la recherche de la justice en actes, par le goût de l'universel. C'est au cours de cette période que se développe une sorte d'allergie aux manifestations du judaïsme, dont Perec ne peut accepter ni l'héritage religieux (qui contredit expressément son idéal de laïcité) ni la part nationaliste représentée par le sionisme (qui apparaît comme une impasse au regard des rêves internationalistes).

Ainsi, pour Perec comme pour la plupart des juifs de cette génération, la judéité se trouve vidée de tout contenu. N'oublions pas non plus que, au sortir des épreuves de la guerre, les analyses sartriennes sur *la Question juive* étaient venues à point nommé pour donner corps à l'idée que le juif n'est juif que par le regard de l'autre. Et l'on arrive ainsi à cette situation où, aux yeux d'une partie des juifs français de cette époque, la judéité n'est plus qu'une donnée purement anecdotique, un simple détail de généalogie. Pour ceux-là, la vague conscience d'être juif devient le contenu unique de la judéité.

Cette position pourtant – malgré son apparent confort – n'a pas paru à tous durablement supportable. Et dans bien des cas, cette judéité minimale, cette judéité réduite à presque rien, n'en était pas moins productrice d'effets sans commune mesure avec son inconsistance pro-

clamée. Car ce presque-rien était un mot, un nom lourd d'histoire, un nom partagé avec tous ceux qui continuent à lui donner un contenu positif. Un nom, en somme, qui suffit à maintenir vivace chez beaucoup le sentiment d'une différence. Mais, et c'est là la nouveauté, il ne s'agit plus tellement d'une différence par rapport à autrui, au non-juif (laquelle en période normale est tenue voire imperceptible); il s'agit d'une différence plus sourde, plus lancinante, celle qui sépare le juif dit assimilé de tout le passé juif, et donc d'une part de lui-même. Ainsi est progressivement revenu au premier plan, pour de nombreux juifs qui croyaient pourtant s'en être débarrassés, le douloureux problème de l'identité. Ce que J. Derrida a résumé d'une formule lucide :

« Juif serait l'autre nom de cette impossibilité d'être soi » (*L'Écriture et la différence*, p. 112). A quoi semble faire écho la phrase de Georges Perec :

« Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même; quelque part, je suis "différent", mais non pas différent des autres, différent des "miens" » (*Ellis Island*, p. 44).

A partir de là, les choses vont s'enchaîner d'une façon toute mécanique. La fêlure qui s'introduit avec l'interrogation et le doute sur l'identité, entraîne avec elle ses corollaires : la sensation d'être privé d'appartenance, d'être en rupture de quelque chose, le sentiment aigu d'un manque, d'une absence, deviennent les thèmes communs de tout un ensemble d'écrivains juifs.

Quelques citations suffiront pour illustrer cet état d'esprit. Dans un ouvrage où Jabès répond par écrit à des questions qui lui avaient été posées, on peut relever ces déclarations :

« J'ai l'impression de n'avoir d'existence que hors de toute appartenance. Cette non-appartenance est ma substance même. [...] Cette non-appartenance, par la disponibilité qu'elle me laisse, est aussi ce qui me rapproche de l'essence même du judaïsme et d'une façon générale du destin juif » (*Du désert au livre*, Belfond, 1980, p. 52-53).

Ou bien encore, un peu plus loin, cette reprise du thème en des termes légèrement différents :

« C'est... mon impossibilité d'être un "juif paisible", apaisé, ancré dans ses certitudes, qui a fait de moi le juif que je crois être. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est précisément dans cette coupure – dans cette non-appartenance en quête de son appar-

tenance – que je suis sans doute le plus juif » (*ibid.*, p. 96-97).

Plus jeune, Alain Finkielkraut, qui n'a connu directement ni la guerre ni la persécution, écrit dans *le Juif imaginaire* (p. 129) :

« Ce qui fait de moi un juif, c'est la conscience aiguë d'un manque, une absence entretenue. »

État d'esprit bien proche de celui dont on va retrouver des traces évidentes chez Georges Perec. Il n'est pas indispensable de citer toutes les déclarations qui peuvent servir à illustrer cette observation. Rappelons simplement ces quelques lignes :

« Ce qui pour moi se trouve ici ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces mais le contraire : quelque chose d'informe, à la limite du dicible, quelque chose que je peux nommer clôture ou scission ou coupure et qui est pour moi très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif » (*Ellis Island*, p. 92).

Ou bien encore ce fragment de l'interview de *L'Arc* :

« En fait, c'était [être juif] la marque d'une absence, d'un *manque* (la disparition de mes parents pendant la guerre), et non pas d'une identité (au double sens du terme : être soi, être pareil à l'autre) », p. 9.

Il semble difficile de ne pas apercevoir une certaine convergence entre toutes ces déclarations. Convergence d'autant plus troublante qu'il s'agit d'écrivains dont on ne songerait pas *a priori* qu'ils puissent avoir des affinités avec Perec, tant ils sont différents par leurs origines, leurs destins, leurs œuvres.

Ainsi au terme de ce bref historique, et sans qu'il soit nécessaire d'entrer plus avant dans le détail biographique, on peut au moins émettre l'affirmation suivante : Georges Perec semble bien avoir fait, très candidement et en croyant de bonne foi vivre une expérience liée à sa seule histoire personnelle, exactement le même chemin qu'une partie des intellectuels juifs de l'après-guerre : un chemin qui commence dans le confort (tout relatif) de l'ignorance et du refus, et qui aboutit à l'inconfort lié au sentiment d'une rupture, d'une non-appartenance, d'un manque.

Que Georges Perec, dont chacun connaît par ailleurs le flair de sociologue (qui ne s'est guère démenti des *Choses à Espèces d'espaces*)

n'ait pas vraiment pris conscience du caractère collectif de ce phénomène et n'ait pas tenté de l'analyser sérieusement, ne devrait pas nous surprendre; pas plus en tout cas que ses mésaventures avec l'alphabet hébraïque...

### III DU MANQUE A L'ÉCRITURE : DES THÈMES ET UNE GRILLE

Au commencement donc était le manque...

Ce « manque » une fois ressenti, chacun va s'employer à le combler à sa façon. Ici encore, le cheminement d'un Jabès est à mettre en parallèle avec celui de Perec. Que dit Jabès, en effet? Ceci tout particulièrement :

« C'est à partir d'un manque que nous décidons d'écrire, que nous parlons. »

Or Perec a plusieurs fois dit comment il percevait son propre cheminement vers l'écriture. Au départ, il y a eu la sensation d'une cassure, d'une brisure, d'une fracture, d'une rupture : « Je fus précipité dans le vide, tous les fils furent rompus », écrit-il dans *W*, évoquant son expérience de saut en parachute; ou bien encore, dans le texte servant de prière d'insérer à *W*, il désigne « la rupture » comme « le lieu initial d'où est sorti ce livre ». C'est donc par le biais de l'écriture qu'il peut s'affronter à ce qu'il a défini comme un manque « qui n'est pas manque de quelque chose mais manque premier sur lequel il faut bien vivre ».

Mais une fois qu'il a déclenché le processus de l'écriture, le « manque » n'a encore accompli qu'une part de sa fonction : l'autre part va consister à affirmer sa présence dans les produits même de cette écriture. De moteur, le manque devient d'abord *thème* (et c'est *W*), en attendant de devenir, comme l'a montré B. Magné, « structure textuelle » (et c'est *la Vie mode d'emploi*). Je ne referai pas ici, après Magné, la preuve de ce qu'il a appelé « prolifération des manques » dans *la Vie mode d'emploi*, et qui repose sur un inventaire où voisinent les pièces vides, les objets dépareillés, les personnages mutilés, les veufs et les orphelins, les histoires incomplètes et les projets inaboutis<sup>(19)</sup>. Ce dont sont pleines aussi les pages d'*Un homme qui dort*, de *la Boutique obscure* ou d'*Ellis Island*.

L'écriture qui dit ainsi le manque va aussi naturellement remplir tout l'espace libre; elle va devenir elle-même inventaire des espaces à occuper.

L'acte d'écrire devient ainsi fondateur; il est l'occasion d'un « remodelage ». C'est que l'écriture est le lieu unique où peuvent enfin s'opérer

les démarches que la vie avaient rendues impossibles ou improbables. D'abord, la rencontre avec les parents disparus :

« J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur manque indélébile et que la trace en est l'écriture. L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie » (*W*, p. 59).

Soulignons que cette fonction de l'écriture comme lien avec les morts, se retrouve chez d'autres auteurs juifs contemporains, par exemple chez Elie Wiesel :

« Ainsi pour moi, l'acte d'écrire n'est souvent pas autre chose que le désir violent ou obscur de graver quelques mots sur une pierre tombale » (*Chants des morts*, Le Seuil, 1966, p. 53).

La rencontre avec soi-même ensuite, qui prend chez Perec une forme particulière. « Le projet d'écrire mon histoire s'est formé presque en même temps que mon projet d'écrire » dit-il (*W*, p. 41) avant de donner la copie de deux textes écrits quinze ans avant la publication de *W* (soit vers 1960).

Cette déclaration prend un singulier relief lorsqu'on la compare à celle de *L'Arc* (p. 9) : « Je crois que j'ai commencé à me sentir juif lorsque j'ai entrepris de raconter l'histoire de mon enfance ». Ce que Perec laisse échapper dans ce double aveu, c'est la quasi-équivalence qu'il établit entre trois actes : écrire – écrire son histoire – se sentir juif. Comme s'il n'y avait là finalement que trois aspects d'un même acte. Comme si chaque livre avait, entre autres fonctions, celle d'être une étape sur le chemin d'un retour à soi.

On ne s'étonnera donc plus de voir émerger, même dans des ouvrages qui semblent être de pure fiction, et qui sont l'aboutissement d'un réseau serré de contraintes formelles, les fragments dispersés d'une thématique qui ne prend tout son sens que si on la réfère (au besoin par le biais de diverses médiations, pas toujours faciles à déceler) à la judéité. Et même si l'on n'accepte pas l'hypothèse que Perec se rattache à ces thèmes juifs soit par choix délibéré, soit par imprégnation inconsciente, on peut au moins envisager une autre hypothèse encore, plus conforme aux habitudes « citationnelles » de Perec : ce serait celle qui ferait dépendre cette thématique d'un modèle. Or ce modèle existe, et d'une façon évidente : c'est Kafka, auquel Perec est toujours prêt à s'identifier comme juif et comme écrivain<sup>(20)</sup>.

Parmi les nombreux points qui leur sont communs, le plus significatif est peut-être le traitement des *noms propres*, objet d'une attention extrême chez l'un comme chez l'autre. Marthe Robert a fait remarquer que, chez Kafka, « tous les noms propres sont des jeux de mots, des mots à double ou même à triple entente<sup>(21)</sup> ».

Il en est largement de même chez Percec, et l'on sait avec quel soin il compose ses noms<sup>(22)</sup>. De cette onomastique percecquienne, les plus beaux fleurons sont évidemment *W* (l'équivalent du *K* cher à Kafka), et Bartlebooth. Ce dernier est un mot-valise, chargé de connotations contradictoires, puisque les deux personnages auquel il se réfère (*Bartleby*, *Barnabooth*) s'opposent et à la limite s'annulent. De l'aveu même de Percec, *Bartleby* « suscite un sentiment trouble – l'étrangeté, l'éloignement, l'irréparable, l'inachevable, le vide<sup>(23)</sup> » : il est porteur de *négation*. *Barnabooth* au contraire est symbole de richesse, de *positivité*. Le personnage affublé d'un nom qui est la « synthèse » de ces deux noms-là est donc quelqu'un qui porte en lui une contradiction insoutenable, et qui est aux prises avec une crise d'identité permanente.

Dans ce contexte onomastique, il est normal que l'on accorde une attention spéciale au traitement que Percec réserve aux deux personnages juifs de *la Vie mode d'emploi*. Ce que l'on trouve à cette occasion mérite d'être signalé.

L'un de ces personnages, Albert Cinoc, présente avec Percec lui-même d'étranges ressemblances : comme lui, c'est un juif d'origine polonaise; comme lui, il porte un nom dont la prononciation pose problème et dont l'orthographe est le résultat d'une série de transformations<sup>(24)</sup>; comme lui enfin, sa vie est consacrée entièrement aux mots : que ce soit pour éliminer des dictionnaires les mots tombés en désuétude ou pour rédiger un grand dictionnaire des mots oubliés, le travail de Cinoc ne porte que sur *les mots vides d'emploi*.

Le second personnage, Marcel Appenzel, qui porte le nom, légèrement modifié, d'un canton suisse, est un juif autrichien. Les raisons du choix de ce nom n'apparaissent pas d'emblée; mais elles deviennent évidentes si l'on consulte un dictionnaire... de rimes! Car on s'aperçoit alors qu'Appenzel (telle est en effet la bonne orthographe du canton suisse) est un des trois mots qui riment avec *bretzel*. Et quand on sait par ailleurs qu'aux yeux de Percec « *Bretzel* » n'est qu'un diminutif qui se rattache à la même racine que celle du nom *Peretz*<sup>(25)</sup>... nous avons là de nouveau, par une série d'approximations successives, la suggestion qu'une certaine parenté existe entre l'auteur et son personnage<sup>(26)</sup>. Le choix de tel ou tel nom ne sert pas seulement, chez Percec, à donner une identité à ses personnages, il permet aussi – et dans les cas analysés ci-dessus il permet surtout – de mettre en relief les problèmes d'identité qui se posent à eux comme à leur créateur.

Mais d'autres traits encore apparaissent qui permettent de relier Percec à Kafka. A côté du goût des noms, le goût (aussi cher à Queneau) des nombres, et du jeu sur les nombres, dont les racines sont évidemment à chercher du côté de la Cabbale. Et puis surtout la tonalité générale des histoires racontées par l'un et l'autre se ressemble étrangement, avec des personnages qui sont constamment sous le poids d'une menace, qui n'évitent pas toujours le désastre qui réduira leurs efforts à néant, et

qui en somme n'atteignent jamais aucune forme de salut. Ce qui se traduit même, dans l'écriture, par un perpétuel retour sur ce qui paraissait acquis : toute affirmation est à un moment ou à un autre corrigée par un doute; d'apparentes certitudes tombent soudain sous le coup d'une ambiguïté; et les explications proposées pour tel ou tel mystère ne lui enlèvent pas toujours son caractère inexplicable... Enfin, il n'est pas jusqu'au goût de l'autoreprésentation qui ne soit commun à nos deux auteurs. Citons encore une fois Marthe Robert :

« On voit comment l'œuvre de Kafka contient à chaque instant sa propre image, comment elle renvoie sans cesse à sa genèse, à son sens, à ce qui fait son drame et son impossibilité. *L'Art y est vu comme dans un miroir qui le reflète indéfiniment, ou comme sur ces tableaux représentant un sujet accompagné d'une image où le tableau est reproduit en petit. Encastré dans la matière même du langage, placé au centre ou relégué dans un recoin presque invisible de l'histoire, sans cesse il se souvient de lui-même et se montre*<sup>(27)</sup>. »

Or les lecteurs de *la Vie mode d'emploi* savent bien quelle place est faite, chez Percec, à ce type de mise en abîme<sup>(28)</sup>, qui fut cher aussi à un autre de ses maîtres, Raymond Roussel.

Même si certains de ces thèmes peuvent, pris individuellement, se retrouver chez des auteurs qui n'ont rien à voir avec la judéité, il reste que leur ensemble, dans sa cohérence, finit par constituer une sorte de réseau dans lequel le lecteur juif se trouve assez vite en pays de connaissance. Surtout lorsque s'y rajoutent, comme c'est le cas chez Percec, d'autres traits traditionnellement considérés comme inséparables de la pensée juive : le goût de l'exégèse, et de l'exégèse portant sur les propres travaux de l'exégète; le besoin d'épuiser toutes les possibilités d'une pensée, d'un raisonnement, et de tirer toutes les conséquences d'un mot ou d'une image.

Ainsi, c'est une sorte de rééquilibrage, de compensation, qui semble s'être établi entre l'absence quasi complète des formes extérieures de la judéité et la présence, foisonnante sitôt qu'on veut bien y prêter attention, de thèmes liés à une vision de la condition juive, d'attitudes proches de la tradition intellectuelle juive. Le mécanisme de cette alchimie, qui sait évoquer sans dire et transformer une apparente absence en fourmillante présence, n'est pas la moindre des réussites de l'écrivain Percec. Il y a là, en effet, le résultat d'une longue réflexion sur la littérature, totalement passée inaperçue de tous ceux qui jusqu'ici ont écrit sur Percec, et dont il faut à présent dire un mot.

C'est à l'occasion d'une méditation sur la littérature concentrationnaire, à propos de l'ouvrage de Robert Antelme, *l'Espèce humaine*,

que Perec a été amené à élaborer pour la première fois les grandes lignes de ce qui restera, pour l'essentiel, sa vision des rapports entre vérité et littérature<sup>(29)</sup>, et qui peut se résumer en quelques mots : transmettre une expérience, non en entassant les faits et en multipliant les descriptions, mais en les élaborant, en les transformant, en les intégrant dans un *cadre littéraire spécifique*. Dans l'éloge qu'il fait de la démarche d'Antelme – toute de distance et de refus de l'apitoiement –, Perec écrit :

« Robert Antelme se refuse à traiter son expérience comme un tout, donné une fois pour toutes, allant de soi, éloquent à lui tout seul. Il la brise. Il l'interroge. Il pourrait lui suffire d'évoquer, de même qu'il pourrait lui suffire de montrer ses plaies sans rien dire. Mais entre son expérience et nous, il interpose toute la grille d'une découverte, d'une mémoire, d'une conscience allant jusqu'au bout. Ce qui est implicite dans les autres récits concentrationnaires, c'est l'évidence du camp, de l'horreur, l'évidence d'un monde total, renfermé sur lui-même et que l'on restitue en bloc. Mais dans *l'Espèce humaine* le camp n'est jamais donné. Il s'impose, il émerge lentement. Il est la boue, puis la faim, puis le froid, puis les coups, la faim encore, les poux. Puis tout cela à la fois. »

Que l'on relise, à la lumière de ces lignes (qui datent de 1963), une œuvre comme *W ou le Souvenir d'enfance* (publié en 1975), et la cohérence de la pensée de Perec apparaîtra clairement : car la démarche de Perec, dans ce livre troublant, semble être l'exact prolongement de celle d'Antelme. Pour ne prendre qu'un exemple : la lente émergence de la vérité sur la nature concentrationnaire de la société W n'est qu'une application magistrale d'un principe d'écriture que Perec a retrouvé chez Antelme.

Ce principe d'écriture, cette idée que le véritable écrivain doit interposer entre son expérience et ses lecteurs, une *grille*, Perec ne l'abandonnera jamais. Par le biais de la grille, l'écriture n'est plus soumise à la dictée de l'expérience, comme plus tard pour Perec oulipien, par le biais de la contrainte, l'écriture n'est plus soumise aux aléas de l'inspiration. Double constatation qui permet de rendre à l'œuvre de Perec son unité profonde.

On voit mieux maintenant ce qui était en jeu dans le débat douloureux et maladroit de Perec avec sa judéité : rien moins que son image d'écrivain. L'art de Perec a été de trouver la solution pour lui la plus élégante à ce débat : s'il ne porte pas, comme tant d'autres de sa génération, sa judéité en bandoulière, il sait néanmoins l'exprimer à l'occasion. Mieux encore, au lieu de rester dans une situation bloquée,

il a su partiellement passer de la judéité purement négative de ses années de jeunesse à la prise en compte d'une judéité aux aspects positifs. Ce faisant, Perec était sans le savoir en avance de quelques embryons de réponse sur ce qui allait devenir pour lui la principale question, celle des origines, dont il se proposait de traiter dans les *Histoires d'Esther*, « projet longtemps différé mais de plus en plus inéluctable<sup>(30)</sup> ».

M. B.

#### NOTES

- (1) G. Perec, *Histoire du lipogramme*, *Les Lettres Nouvelles*, 1970, repris dans *Oulipo, la Littérature potentielle*, « Idées », Gallimard, 1973, p. 77-93.
- (2) G. Scholem, *la Kabbale et sa symbolique*, « Petite Biblio. », Payot, 1975.
- (3) Origène, *Selecta in psalmos* (Ps. 1), in Migne, *Patrol. latin.*, 12, col. 1080.
- (4) *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël, 1975, p. 23.
- (5) Un bon choix de ces diverses directions de recherche figure dans *L'Arc*, n° 76, 1979, dans *Littératures* 7, 1983, Université de Toulouse – Le Mirail, et dans *Texte* 1, 1983, p. 71-96.
- (6) G. Perec, *la Vie mode d'emploi*, Hachette P.O.L, 1978, p. 15.
- (7) Voir sur ce thème les analyses de B. Magné, « Le Puzzle, mode d'emploi », *Texte* 1, p. 72-74.
- (8) H. Mathews, « Georges Perec », *Encyclopaedia Universalis*.
- (9) Entretien, *L'Arc*, n° 76, p. 9.
- (10) Entretien, *Littératures* 7, p. 76.
- (11) N'oublions pas que l'une des premières contraintes proposées par Perec à l'*Oulipo*, après le lipogramme a été la *liponymie* (mise à l'écart d'un mot), et qu'il citait volontiers en exemple un roman d'amour où n'apparaîtrait pas une seule fois le mot amour.
- (12) F. Kafka, *Journal*, traduit et présenté par M. Robert Grasset, 1954.
- (13) G. Perec, *W*, p. 56.
- (14) *La Jewish Encyclopedia*, article Lubartow, évalue la population juive de Lubartow à 3 000 ou 3 500 personnes. L'ensemble des juifs ont été déportés, le 11 octobre 1942, dans les camps de Sobibor et de Belzec.
- (15) *Récits d'Ellis Island*, éditions du Sorbier 1980, p. 35.
- (16) *La Boutique obscure*, rêve 16 (où il parle de ses sentiments « pro-palestiniens »).
- (17) Voir *Le Nouvel Observateur*, 13 mars 1982.
- (18) Il faut se souvenir de la dédicace qui figure en tête du livre : « Ce récit est dédié à L. G. en mémoire de son plus beau fait d'armes (mais si, mais si) », et où L. G. désigne *la Ligne générale*.
- (19) B. Magné, in *Texte* 1, p. 81.
- (20) Entretien avec Ewa Pawlikowska, *Littératures* 7, p. 75-76.
- (21) Marthe Robert, *Kafka*, Gallimard, 1960, p. 128, n. 1.
- (22) B.-O. Lancelot, « Les Métamorphoses du nom », *L'Arc*, n° 76, p. 11-18. B. Magné, « Noms naufragés », *Littératures* 7, p. 63.
- (23) Georges Perec, « Lettre inédite », *Littératures* 7, p. 63.
- (24) Voir le parallélisme entre les pages consacrées au nom de Perec dans *W* (p. 51-

52) et à celui de Cinoc dans *la Vie mode d'emploi* (p. 360-361); mais il faut bien entendu noter, dans le passage des unes aux autres, l'intervention, du goût de la charge, de l'exagération, qui fait des aventures onomastiques de Cinoc une lourde caricature de celle de Perec.

- (25) Voir *W*, p. 51. Le rôle spécial dévolu aux bretzels apparaît déjà dans *W*, p. 26.
- (26) Notons au passage le clin d'œil supplémentaire que constitue à la p. 153 de *la Vie mode d'emploi*, l'apparition d'un écrivain américain du nom de Georges Bretzlee, auteur d'un roman au titre significatif : *The Wanderers* (Les Errants).
- (27) M. Robert, *Kafka*, p. 70.
- (28) B. Magné, *Texte* 1, p. 71.
- (29) G. Perec, « Robert Antelme ou la vérité de la littérature », *Partisans* 8, 1963, p. 121-134.
- (30) G. Perec, Entretien, *L'Arc*, n° 67, p. 9.

CAHIERS GEORGES PEREC  
*édités sous les auspices de  
l'Association Georges Perec  
(Bibliothèque de l'Arsenal -1, rue de Sully, 75004 Paris)*

1

# COLLOQUE DE CERISY

*juillet 1984*

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres

*P.O.L*  
26, rue Jacob, Paris 6<sup>e</sup>